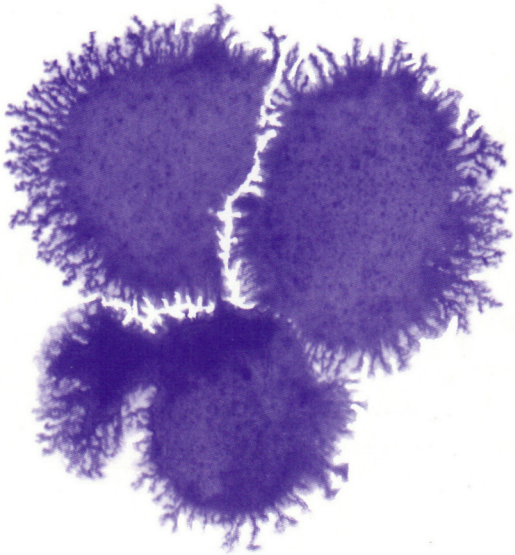
Le destin



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

NUMÉRO 30 AUTOMNE 1984

Gallimard

Extrait de la publication

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne, aux Éditions Gallimard.

Revue publiée avec la collaboration de l'Association psychanalytique de France.

DIRECTEUR

J.-B. Pontalis

ASSISTANTS DE RÉDACTION

François Gantheret, Michel Schneider

COMITÉ DE RÉDACTION

Didier Anzieu, André Green,
Masud R. Khan *(Corédacteur étranger)*
Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff,
Jean Starobinski

Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 544-39-19.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

La rédaction reçoit sur rendez-vous.

Abonnements :

Nouvelle Revue de Psychanalyse. Service Abonnements
49, rue de la Vanne, 92120 Montrouge. Tél. : 656-89-00

Abonnements pour deux ans (4 numéros) :

France et pays de la Communauté..... 275 F
Étranger..... 300 F

Pour tout changement d'adresse, prière de nous adresser la dernière bande d'abonnement.

Extrait de la publication

Le destin

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE
Numéro 30, automne 1984

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard 1984.*

Extrait de la publication

TABLE

J.-B. Pontalis	*Le moment venu*	5

*

Argument		13
Jean Starobinski	*Chaque balle a son billet*	17
Suzanne Saïd	*Part, contrainte ou hasard?*	39
Didier Anzieu	*La peau de l'autre, marque du destin*	55
D. W. Winnicott	*Liberté*	69
Masud Khan	*Prisons*	77
Marie Moscovici	*Les circonstances*	107
Michel de M'Uzan	*Les esclaves de la quantité*	129
Guy Rosolato	*Destin du signifiant*	139
Arthur Schnitzler	*La question au destin* Présenté par Michel Schneider	171
Pierre Fédida	*Une méditation de la vengeance*	187
Christian David	*Un rien qui bouge et tout est changé*	199
Dietrich Fischer-Dieskau	*L'idée de destin en musique*	215
Isabelle Stengers	*Comment parler de « nouveau » en physique*	221
Michel Schneider	*Personne*	231

VARIA

recueillis par Michel Gribinski 257

Table, par auteurs, des numéros XXI à XXX (1980-1984) 293

Extrait de la publication

Extrait de la publication

J.-B. Pontalis

LE MOMENT VENU

Trentième numéro, quinze ans de vie : si le moment était venu d'une pause réflexive ? Non d'une rétrospective détaillée ou d'un bilan, juste d'un bref temps d'arrêt, comme ce recueil consacré au destin y invite.

Certains se sont étonnés quand, en 1970, la revue fut fondée, que ce ne fût pas alors, comme le veut l'usage, l'occasion de la définition d'un projet, d'une prise de position, voire de la proclamation d'un manifeste. Prudence de notre part peut-être : tant de revues annoncent un programme qu'elles ne tiennent pas ou même disparaissent une fois le programme énoncé. Mais surtout, en refusant ou en étant incapables de dire : voilà ce que sont nos objectifs, nous restions en accord, pensions-nous, avec la démarche analytique qui a pour condition minimale d'exclure toute « représentation-but ». Une analyse procède pas à pas, sans s'assigner pour but guérir, éduquer, comprendre ni même analyser. Elle est finalité sans fin. C'est au fil des séances que le trajet se dessine, c'est au coup par coup que la partie engagée révèle ses enjeux, c'est toujours de l'actualité de l'échange, où passé, présent et futur se condensent, que les paroles surgissent. En revanche – là aussi, l'analogie avec l'analyse, avec ce qui fait entreprendre une cure, serait recevable – nous avions quelque idée de ce dont nous ne voulions pas et cette idée négative commandait à elle seule un certain nombre de choix.

D'abord nous ne voulions pas que la revue soit l'« organe » d'une société de psychanalystes. Que des analystes se groupent en association, c'est un fait et, à mon sens, une nécessité pour leur pratique même. Mais qu'ils s'expriment avec, pour référence, leur appartenance à ce groupe, quelle démission de la pensée ! Un groupe en tant que tel ne pense pas. S'il prétend

Extrait de la publication

propager une conviction commune, il endoctrine et, par là, induit et exacerbe des différences, mais des différences qui sont alors plus réactionnelles que véridiques car elles naissent avant tout d'une prétention narcissique à se démarquer de la loi du discours régnant ou simplement de son voisin. Si l'institution ne cherche qu'à persévérer dans son être – et nulle n'échappe à cette tendance – elle rabat l'exigence vive de l'interrogation sur la platitude d'un consensus. Il y a de quoi s'affliger de voir la langue psychanalytique, qui paraissait vouée à être la plus déliée qui soit, être devenue, ici ou là, langue de bois. La formule discrète qu'on trouve sous l'intitulé de notre revue – « publiée avec la collaboration de l'Association psychanalytique de France » – n'indique pas un lien d'obédience. Elle signale un fait : plusieurs d'entre nous (Anzieu, Gantheret, Rosolato, Smirnoff, moi-même) sont membres de cette association; ils y travaillent, y trouvent un lieu d'échange et de formation qui leur est précieux mais l'A.P.F. et la N.R.P. n'ont mutuellement aucun compte à se rendre. Elles poursuivent chacune librement leur chemin [1].

Ce besoin d'indépendance s'est traduit dans la composition de notre comité de rédaction qui a d'emblée accueilli Masud Khan, analyste londonien, puis André Green, membre de la Société psychanalytique de Paris, appelés l'un et l'autre, dans l'amitié, pour leur valeur propre. Plus récemment, c'est à Michel Schneider que nous avons demandé de bien vouloir travailler avec nous. Une même liberté guide le choix, pour chaque numéro, de nos collaborateurs, d'après ce que nous pouvons connaître ou pressentir de leurs travaux ou de leurs intérêts, sans souci de leur « grade » ou de leur notoriété, sans souci non plus de leur appartenance à telle ou telle Société ou École, à tel ou tel Groupe ou Collège. Tout ceci paraîtra au profane aller de soi. Pourtant il faut savoir que la plupart des revues de psychanalyse sont soumises bon gré mal gré à d'autres critères auxquels – chance ou principe ? – nous n'avons pas à obéir. C'est ainsi qu'un « organe officiel » aura bien du mal à écarter une contribution d'une des éminences de sa société, une publication universitaire à dédaigner celle d'un enseignant, s'il est de « rang A ». Pour les revues de chapelle, qui ont le même charme désuet que jadis les salons de province, ce sont les affinités de transfert qui décident.

1. Aussi bien l'A.P.F. dispose-t-elle de son propre Bulletin, *Documents et débats*.

Extrait de la publication

Pour les revues militantes, c'est plus simple encore : ceux qui n'ânonnent pas comme il faut la leçon du Maître sont des imbéciles ou des traîtres – non pas : ou, les deux à la fois.

Jean Pouillon, venu de la philosophie et de l'ethnologie, Jean Starobinski, trop homme de culture pour qu'il soit possible de le définir par un domaine du savoir, fût-ce celui, sans frontières, de l'« histoire des idées » qu'il enseigne à Genève, se sont aussi vite joints à l'équipe de départ. L'amitié était là encore à l'origine de notre choix mais aussi le désir de ne pas faire de notre revue une revue professionnelle, moins, comme on l'a cru, dans l'intention d'ouvrir la psychanalyse à d'autres disciplines que dans celui, plus nécessaire, d'ouvrir la psychanalyse à elle-même. Car de cela au moins nous étions assurés : nous ne voulions pas d'une parole péremptoire, d'une parole qui prétendrait faire autorité, comme si les psychanalystes détenaient, par leur seule fonction, le privilège de dire le vrai. Pour reprendre le titre d'un texte de Gantheret paru ici même, la parole analytique « parle d'elle-même », ou alors elle ne dit rien. Et si elle conquiert quelque autorité, ce ne peut être que par sa propre densité, sa propre exactitude, sa rigueur secrète.

Il fallait donc créer des conditions pour que l'exercice d'une telle parole soit possible. La première, je l'ai indiquée, était de sortir de l'« entre-soi » et donc de ne pas ériger en principe la frontière entre analystes et non-analystes. Une question m'est souvent posée, après qu'un article a été lu et apprécié : son auteur est-il bien psychanalyste ? Question que j'élude car elle est selon moi sans pertinence. Qu'importe ici le certificat d'origine ? Ou le texte produit quelque effet de vérité, ou non. De quoi cherche-t-on à se protéger en réclamant la garantie qu'il est signé par un analyste, alors assimilé à un docteur ès inconscient, à un expert de l'appareil psychique ?

Il nous est vite apparu qu'une seconde condition pour tenter de libérer l'analyse d'un savoir déjà constitué était de proposer à nos collaborateurs un thème de réflexion, mais un thème qui soit suffisamment ouvert et décalé, ne fût-ce que légèrement, par rapport aux notions canoniques. Exemples : « Narcisses » plutôt que « Le narcissisme »; « L'enfant » plutôt que « La névrose infantile »; ou un thème assez insolite dans nos cercles pour que ne puissent pas être empruntées des voies déjà balisées. La formule

Extrait de la publication

thématique n'est pas neuve, encore qu'elle le fut à l'époque. Elle n'est pas non plus sans inconvénient : chacun peut être tenté de se saisir de l'ensemble de la question, au risque de répéter ce que développe aussi son voisin; ou bien nous n'aurons affaire qu'à une succession de variations sur le thème indiqué sans que les auteurs tracent librement leur parcours : librement, c'est-à-dire soumis aux seules contraintes que leur impose leur objet de pensée. Afin de limiter de tels risques, nous publions depuis quelque temps, en tête de chacun de nos numéros, l'« argument » que l'équipe rédactionnelle adresse, après qu'il a été élaboré par l'ensemble du Comité, aux collaborateurs invités. Cet argument ne leur prescrit pas un programme de travail; encore moins se propose-t-il d'établir la recension des différentes cases à remplir. Il ne vise qu'à déployer la question ramassée dans le titre. Nos lecteurs sont aussi de cette manière rendus témoins du travail de la revue et de l'écart entre notre point de départ et le point d'aboutissement, provisoire, que constitue le « produit » présenté. C'est souvent quand notre numéro est bouclé que nous découvrons comment il eût fallu l'orienter et le construire.

En fait nous avons cherché à éviter deux écueils : faire une revue qui se bornerait à être un lieu d'accueil pour des articles disparates, totalement hétérogènes entre eux; ou, à l'inverse, susciter des articles de commande et des exercices d'école sur figure imposée. C'est pourquoi, délibérément, nous ne mobilisons pas l'attention sur des notions qui ont déjà un statut bien défini dans la psychanalyse, qui sont dûment répertoriées dans son vocabulaire. Car, alors, ce sont les questions qui commandent les réponses. Les mots que l'on croit simples de la langue commune provoquent, par leur polysémie et leur pouvoir de déplacement, mieux que les termes savants, le trouble de penser sans quoi il n'y a pas pensée mais croyance. Nos titres – et, je l'espère, pas seulement nos titres – témoignent de ce parti pris.

Parti pris qui est à nos yeux tout autre chose qu'un artifice éditorial. Il vise en effet à induire une mise à l'épreuve qu'il appartient à chacun de rendre aussi radicale et aussi efficace que possible. Certes aucune science ne se dérobe en principe à l'épreuve de l'expérience ou des faits; elle trouve en ceux-ci de quoi valider, infirmer ou rectifier ses hypothèses. Mais, en psychanalyse, la mise à l'épreuve a une portée plus décisive : c'est qu'elle

Extrait de la publication

répond à une exigence intrinsèque qui n'a rien de commun avec les procédures de la méthode expérimentale. Ce qui est effectivement éprouvé, ce n'est pas, par exemple, la validité de la théorie des pulsions ou la pertinence du modèle de la névrose obsessionnelle, ce n'est pas tel savoir partiel, c'est le savoir comme tel. Non seulement celui qu'on apporte avec soi mais celui qui se fabrique en cours de route. La fameuse règle de l'attention librement flottante n'a pas pour seule conséquence de favoriser une écoute mobile, disponible à tout ce que transmet le patient, et donc aussi éloignée que possible de ce que nous nommons habituellement l'attention, qui s'assigne, elle, dans sa vigilance, un objet bien localisé. Elle s'applique aussi, cette règle idéale, à l'analyste. Elle l'invite à suspendre son adhésion à toute certitude, à se déprendre de son image et de ses idéaux et même de ce qui assure son identité. Repérer le latent à travers le manifeste, la tâche le concerne tout autant. Si l'analyste ne la fait pas sienne et la tient seulement pour valable quant à ses patients, il n'est plus qu'un décodeur appliqué à vérifier le bon fonctionnement de sa grille de lecture, et alors, que celle-ci soit lacanienne ou kleinienne importe peu.

Cela dit, cette mise à distance de tout savoir et de toute représentation de nous-même, la perte de toute assise théorique et personnelle, n'impliquent pas la valorisation du vécu et des seuls mouvements affectifs, moins encore la déification du non-savoir. Il est de bon ton aujourd'hui, dans certains quartiers, en réaction à l'inflation conceptuelle, de dénoncer la fonction défensive de toute théorie. On oublie qu'on se condamne alors à faire retour à des positions antérieures – comme la suggestion ou la supposée empathie; et surtout on se dispense à bon compte de la tâche de penser. Le fin du fin de l'analyse serait-il : « Moi, je dis ce que je ressens »? Quelle suffisance dans cette humilité! Quant à la proclamation du non-savoir, on voit bien qu'elle assure, au contraire de ce qu'elle prétend, une position de maîtrise absolue, proprement inexpugnable.

Heureusement, l'analyste, le voudrait-il, n'est jamais libre de toute représentation théorique, jamais vide de toute représentation d'attente : il anticipe parfois, il escompte toujours et faut-il vraiment qu'il se croie, au nom de la neutralité, à l'abri de la déception ou du plaisir? S'il n'attendait rien de ce qu'il appelle pourtant ses « cures », comment pourrait-il se dire

Extrait de la publication

que telle cure « progresse », que telle autre « stagne » ? Comment pourrait-il désigner, en lui et chez son patient, tel « point de butée » et tenter, quelle que soit la voie empruntée pour ce faire, non de le contourner mais d'y prendre appui pour franchir un pas de plus ?

L'écriture ici peut jouer son rôle et une revue comme la nôtre, qui s'emploie à « écrire la psychanalyse [1] », avoir quelque efficacité. Aujourd'hui c'est devenu une idée admise – mais elle ne l'était pas quand débuta notre entreprise – que l'écrit analytique ne trouve sens et n'a de portée que s'il invente une issue, pour le lecteur comme pour l'auteur, à ce qui n'a pas encore trouvé moyen de s'énoncer. (Il en est de même pour l'interprétation.) Les travaux que nous aimons accueillir ou susciter sont donc de ceux qui exigent de leur auteur de « travailler » ce qui le travaille et qu'il ignore, en partant, si possible, de ce qui lui fait *actuellement* difficulté, non de ce qu'il croit connaître ou maîtriser. Il arrive alors, pour peu que l'auteur consente à être présent dans son texte, à l'habiter, et ne confonde pas la recherche de la vérité avec les fausses confidences, il arrive souvent que le problème clinique ou théorique avec lequel il pensait être le seul à se débattre trouve un écho chez un autre, que par des voies différentes ce soit le même objet qui se dévoile. Nos lecteurs auront pu le constater, à la lecture de certains de nos numéros. Je pense pour ma part plus particulièrement à celui auquel nous avions donné pour titre : « Aux limites de l'analysable. » Certes nous n'étions ni les premiers ni les seuls à nous intéresser à ce qu'on a appelé les états limites. Mais il nous semblait que l'attention qui leur était portée, notamment par les analystes anglo-saxons, restait trop souvent dépendante d'un souci nosographique, visant à en donner une description objective. L'existence, de plus en plus attestée par la clinique contemporaine, de cas situés entre névrose et psychose dont on s'efforce tant bien que mal de préciser la structure, n'entraîne alors comme conséquence que l'ajout d'une case aux tableaux psychopathologiques dits « classiques ». L'orientation de notre numéro s'est révélée différente : il s'est agi de montrer, en restant proche de la pratique effective, comment les *états* limites, eux-mêmes non réductibles aux *cas* limites, sont présents ou sous-jacents dans toute cure et comment ils engagent l'analyste, dans ses constructions et dans son être, à

1. Titre du numéro 16 de la *N.R.P.*

se porter aux confins de son savoir, aux bords, fragiles, de l'enveloppe théorique ou personnelle qu'il s'est constituée. Aux limites de l'analysable : peut-être ce titre-là désignerait-il au plus près l'ensemble du projet de la revue.

On dira que le thème des limites était « dans l'air ». C'est vrai dans la mesure où il correspondait à des préoccupations partagées mais ces préoccupations demeuraient latentes, ne parvenaient pas à s'affirmer. « L'air du temps » n'est pas ce que respire ni ce qui devrait inspirer le psychanalyste, non qu'il soit, plus qu'un autre, imperméable aux modes, mais parce qu'il saisit les effets du temps et de l'histoire réfractés dans ce cadre atemporel qu'institue la situation analytique. Cela dit, tout comme il y a un mouvement propre à chaque cure et même à chaque séance, il y a un mouvement analytique auquel, surtout dans une revue qui, elle, s'inscrit dans le temps, nous nous devons d'être sensibles. L'appel, fréquent dans la N.R.P., à des collaborations étrangères répond à ce souci. Nous sommes heureux d'avoir contribué à faire connaître l'œuvre de Winnicott, à avoir rendu accessibles au lecteur français, par exemple, les travaux, si marqués d'authenticité, d'un Searles, ou ceux, toujours décapants, de Robert Stoller. Pour permettre à la psychanalyse française de renoncer aux délices de l'endogamie, l'aide constante de notre « co-rédacteur étranger », Masud Khan, nous a été précieuse.

L'étranger, l'étrange, le déroutant, ce qui surgit sans qu'on l'attende – l'*Einfall* freudien –, c'est aussi le quotidien de l'expérience analytique. Comment, dans un écrit qui revêt nécessairement, pour être intelligible, une forme secondarisée, transmettre quelque chose de ce mode de saisissement par « l'idée qui vient » ? Comment communiquer l'idée nue ? C'est pour tenter de donner une réponse neuve à cette question que nous avons depuis peu créé nos *Varia*. Ce carnet de notes, d'indications brèves, que sollicite et recueille Michel Gribinski, est à dessein non subordonné au thème du numéro. Notre souhait : ouvrir là un espace où la pensée, inquiète, s'avance et s'exerce dans le vif du sujet au plus près de ses sources.

J'ai dit que je ne présenterais pas ici un bilan. Mais si c'était, à la place, un témoignage d'autosatisfaction ? Il est vrai que je ne trouve pas la

Extrait de la publication

N.R.P. trop indigne de son succès... Quand je m'inquiète de son avenir, j'entends des voix, ici et là, me souffler amicalement (?) à l'oreille : la N.R.P., mais c'est devenu une institution! Ce qui, comme chacun sait, représente aujourd'hui le péché capital. Je n'ai rien, quant à moi, contre les institutions, tant qu'elles remplissent leur fonction, rien de plus et rien de moins. Mais je n'aimerais pas que la N.R.P. en vienne à oublier ses commencements. La psychanalyse, que ce soit dans le fauteuil, sur le divan ou par l'écrit, poursuivie comme ressassement, comme complaisance à soi, commentaire et application du connu, sans qu'il advienne par elle de l'inédit dans l'ordinaire, c'est triste et vain : la clôture mortelle. Une revue qui n'est plus capable de se fonder à nouveau, à chacune de ses publications, dans l'ignorance de ce qui va s'y dire, a perdu sa raison de vivre. Il faut se porter à la rencontre du moment venu, de tous les moments venus. Si le moment vient donc où la N.R.P. cesse d'être mue par l'exigence, c'est-à-dire le désir, de penser les effets de la pratique analytique, nous y mettrons fin.

Ce moment n'est pas venu.

J.-B. PONTALIS

ARGUMENT

Dans la pensée grecque, trois aspects de la figure composite du destin peuvent être relevés et servir à ordonner son exploration :

Moira, *infléchissable prédétermination d'une existence, arrêts prononcés à l'avance, lot auquel devra se plier toute histoire;*

Tukhè, *la rencontre (bonne ou mauvaise), le hasard;*

Daîmon, *l'instance, voire le personnage interne au sujet, ignorée de lui et guidant ses pas indépendamment de sa volonté.*

La notion de destin, lorsqu'il y est fait appel dans la réflexion analytique, n'est pas moins complexe.

Quelques repères freudiens

– *Les pulsions connaissent des destins* (Triebschicksale) *: elles sont soumises à des mécanismes, empruntent nécessairement des voies, en nombre limité, dans lesquelles les engage leur inaptitude essentielle à la satisfaction pure et simple.*

– *Le destin est aussi le nom donné à l'enracinement biologique, plus spécifiquement au réel, au roc, de la différence des sexes : « l'anatomie, c'est le destin ».*

– *Cliniquement, une figure de la répétition est repérée dans la compulsion et la névrose de destinée* (Schicksalzwang, Schicksalsneurose). *Le retour « démoniaque » du même, accablant le sujet sous une forme impersonnelle, pourrait être là ramené au conflit de désir, que celui-ci reste interne à l'espace psychique et suscite la répétition défensive (névrose de caractère) ou que, projeté dans le monde extérieur, il aille à la rencontre du sujet, sur un mode le plus souvent persécutif (destin contraire, acharnement du sort).*

– *Topiquement, le destin est désigné comme l'ultime figure d'une lignée d'introjections qui trouve ses premiers modèles dans les parents. Il apparaît là comme une formation surmoïque consécutive à l'Œdipe. Une notation de Freud dans* Au-delà du principe de plaisir *établit une jonction : le surmoi représenterait le ça, donc ce qui,*

comme le biologique, est déposé comme un lot initial. Dans cette perspective, la butée ultime – les Moires – devient figurable et peut-être fléchissable.

– Sur un plan mythique, Freud s'est plu à invoquer comme dieux tutélaires le couple jumeau de Logos *et d'*Anankè : *« J'ai deux dieux, Logos et Anankè, l'inflexible raison, le destin nécessaire. » Dans la mythologie freudienne finale, Éros est-il le nouveau nom de Logos et Thanatos celui d'Anankè ?*

– N'oublions pas Œdipe dont le destin est annoncé par l'oracle! Œdipe-Roi *« tragédie du destin ». N'oublions pas non plus la référence constante de Freud aux héros qui ont connu un grand destin...*

– La Tukhè a également sa place chez Freud : dans cet Entgegenkommen, *« ce qui vient à la rencontre de », que le français traduit par complaisance. Complaisance somatique pour le symptôme hystérique ; du langage pour le trait d'esprit; et, écrit Freud à Jung, du hasard pour le désir.*

Le rappel non exhaustif de ces quelques repères suffit déjà à montrer que faire appel à l'idée de destin n'est pas simplement désigner les limites de l'hybris et de la liberté humaine (ce à quoi suffit la conception du « déterminisme psychique »). C'est bien plutôt supposer que les « dés sont jetés », que « c'est écrit », inscrit d'avance : les marques *du destin sont plus fortes que les* traces *de l'histoire, celles-ci s'efforçant en vain de recouvrir celles-là.*

Il convient de souligner, de façon plus générale, ce caractère discret, erratique, attribué aux manifestations du destin : il y a des marques du destin, et le destin parle par signes ponctuels. De ce point de vue, notamment, devrait être réexaminée la question du nom propre. Ces marques et ces signes ont par ailleurs leurs lecteurs, leurs déchiffreurs (Pythie, pythonisse, voyante...). L'analyste en est-il une moderne version, lui qui prévoit le passé plus qu'il ne prédit l'avenir ?

Quelques repères actuels

– Les figures antiques du destin se sont-elles beaucoup modifiées dans la pensée contemporaine ? Par certains aspects, elles semblent immuables : les croyances en la prédestination, en la réincarnation, la persistance de l'astrologie en témoignent. Par d'autres, elles peuvent se retrouver dans certains thèmes de la pensée scientifique : l'importance attachée (au moins par les profanes) au code génétique et à ses déterminations n'en est-elle pas une résurgence ? On interrogera avec profit, à ce sujet, les biologistes.

Dans la pensée analytique elle-même :

– À la notion de caractère tend aujourd'hui à se substituer celle, plus impersonnelle et d'allure plus irréversible, de structure : on peut changer de caractère, peut-on échapper à la structure ?

– Quand il est fait référence au traumatisme, celui-ci est conçu moins comme effet d'un événement extérieur que comme déficit ou catastrophe non négociable de relations archaïques. Là encore, l'invocation d'une marque, présente dès l'origine, n'implique-t-elle pas une soumission forcée à un destin?

– Le statut surmoïque du destin se marque en ses deux versants: providence, bienveillante, et châtiment, implacable. Une certaine accentuation de cette figure du Daîmon *ne se fait-elle pas jour, face à certaines structures, dans le sens d'une inaccessibilité? Un exemple en serait la notion de « fantôme » (Nicolas Abraham et Maria Torok).*

– Tout un champ de la psychopathologie qui échappe largement à la psychanalyse ne conduit-il pas à revaloriser l'idée de destin? On pensera ici à toutes ces formes de « déviance » étiquetées faute de mieux comme délinquance, psychopathie, toxicomanie, etc., pour lesquelles l'enquête donne l'évidence d'un destin inexorable, à l'œuvre souvent sur plusieurs générations. L'invocation du destin serait-elle l'apanage d'une clinique du « pauvre », du « hors-la-loi » (voir les tatouages)?

*– À l'intérieur du mouvement psychanalytique, comment ne pas être sensible, dans l'évolution lacanienne, à l'accent mis sur l'*assujettissement, *à l'illusion de toute liberté du sujet (qui serait « parlé » plus qu'il ne parle), à l'implacable insistance de la « chaîne » des signifiants, enfin à l'irréversibilité de la forclusion?*

Quelques questions

– De façon liée à cette dernière remarque, l'abord psychanalytique des psychoses, l'intérêt porté au défaut structurel dans la filiation viennent reposer avec acuité la question du destin. Doit-on concevoir la psychose en termes de distorsion ou de déficit « grammatical », antérieur à toute histoire du sujet, et engageant celle-ci, sans recours possible, sur la voie psychotique? Si oui, comment penser qu'un tel destin soit fléchissable? À quelles conditions une thérapie analytique de la psychose peut-elle restaurer une « grammaire »?

– Plus généralement, une telle question pose le problème de la possibilité qu'advienne en psychanalyse du nouveau. *Au-delà des changements et des remaniements internes, y a-t-il place pour l'émergence d'une structure? Ernst Bloch dans* Le Principe Espérance *posait, avec insistance, la question à Freud: « Quel peut être le lieu de naissance psychique du nouveau? Quelles sont les opérations psychiques de l'émergence? »*

Une autre façon de poser ce problème reviendrait à se demander si une actualisation dans la cure des temps théorico-mythiques de l'originaire est pensable.

Une telle émergence, quelle que soit la manière dont on la conçoit, implique la possibilité d'une création *qui ne soit pas appelée nécessairement et causalement par l'état antérieur du système. Cette interrogation recoupe toute une pensée scientifique de*

Extrait de la publication

l'époque qui (Atlan, Prigogine, Stengers, Varela, Hofstadter...) cherche à comprendre la possibilité de l'« auto-organisation ». La physique contemporaine est née du constat que ce qui est accessible n'est pas l'étant, mais le processus de connaissance, et que, par conséquent, la tache aveugle de l'observateur est lieu de l'imprévisible. La psychanalyse s'inscrit d'emblée dans cette perspective quand elle prend pour référence le transfert et le contre-transfert.

– Enfin, il ne serait pas sans intérêt de demander aux psychanalystes s'ils font leurs (et comment?) les dernières lignes du Malaise dans la civilisation, *là où Freud considère que le destin de l'espèce humaine mérite à « l'époque actuelle », du fait de la possibilité technique d'une extermination radicale, une attention particulière. « Et maintenant, écrit-il en 1929, il y a lieu d'attendre que l'autre des puissances célestes, l'Éros éternel, tente un effort afin de s'affirmer dans la lutte qu'il mène contre son adversaire non moins immortel. » La question se pose-t-elle encore dans ces termes? Cinquante ans plus tard, l'Éros éternel jouit-il toujours de la même confiance?*

N. R. P.

Cet « argument » est le document de travail que nous adressons aux auteurs pressentis. Il constitue le point de départ de ce numéro et c'est pourquoi nous le mettons aussi à la disposition de nos lecteurs.

Jean Starobinski

« CHAQUE BALLE A SON BILLET »

DESTIN ET RÉPÉTITION DANS *JACQUES LE FATALISTE*

1. *Le duel et la gourmette*

Jacques le Fataliste et son maître : le titre forme couple, asymétriquement. Un personnage, spécifié par son prénom (Jacques), qualifié par sa conviction philosophique (fataliste), se trouve associé à un second personnage, réduit à son statut social de maître, sans autre précision quant à son identité. Le couple ainsi formé, dans un titre, annonce une histoire duelle qui concerne les individus qui le composent.

Commence le texte. Une voix demande : « Comment s'étaient-ils rencontrés ? » Cette voix est celle du lecteur fictif, notre double (pour autant que nous acceptions cette délégation imposée par le texte). À quoi répond la voix de l'auteur, anonyme et fictif : « Par hasard, comme tout le monde. » Un duo s'établit : question et réponse, question d'un individu désirant savoir; réponse, vague, d'un détenteur de savoir : duo à propos d'un couple, dont l'entrée en scène, plus tard, instituera un second duo. Un présupposé, à la faveur de ces premières questions, s'est imposé. Le couple, désigné par le titre, existe. *Ils* se sont rencontrés, le *comment* restant indéterminé, rétrocédé au *hasard.* La structure question-réponse, l'interpellation entre mêmes partenaires, et à propos du même couple *(ils),* surviendront encore quatre fois, jusqu'à ce qu'*ils* se manifestent par leurs propos, dans la dernière réponse :

> Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe. D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien; et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut [1].

1. Pour unifier mes références, je renvoie à la seule édition complète moderne : Diderot, *Œuvres complètes (O.C.),* introductions de Roger Lewinter, Paris, Club français du livre, 1969-1973. Pour *Jacques le Fataliste,* je suivrai la disposition typographique, conforme aux manuscrits, du texte établi par Jacques Proust, au t. XXIII (Fiction V), Paris 1981, de l'édition des *Œuvres complètes* (D.P.V.) en cours chez Hermann. *O.C.,* XII, p. 15.

Extrait de la publication

Les trois réponses qui suivaient la première étaient élusives, délibérément frustrantes. *Leur* identité restait inconnue. *Leur* provenance, dissimulée par une tautologie. *Leur* direction, faisant l'objet d'une question en retour, d'ordre général (« Est-ce que l'on sait où l'on va? »), ne laissait pas prévoir qu'elle deviendrait l'un des thèmes itératifs de l'ouvrage. L'information, au total, était quasi nulle. Étions-nous toutefois complètement frustrés? Non, puisque les réponses dilatoires du détenteur du savoir n'infirmaient pas les présupposés contenus dans les questions : *ils* viennent de quelque part, *ils* vont quelque part, donc *ils* sont, et sont en chemin, entre un lieu révolu et un lieu futur. Et voici qu'à la question : « Que disaient-ils? », le narrateur fictif cesse enfin de répondre évasivement. Il entame un récit (« Le maître ne disait rien »); le récit s'ouvre sur un discours indirect (« Jacques disait que »...), puis s'efface pour céder la place au dialogue direct de Jacques et de son maître. La question « que disaient-ils » frappait donc à la bonne porte. Le duo de Jacques et de son maître prend la relève de celui du narrateur et du lecteur fictif. Le narrateur n'a satisfait le questionneur que lorsque la question a porté sur la parole.

Au départ, le maître est confiné, provisoirement, dans la nullité de parole (ne disant *rien*), tandis que Jacques formule lapidairement la grande thèse qui parcourra l'ouvrage entier, jusqu'à retentir dans les derniers propos qui lui sont attribués aux dernières lignes du livre : « S'il est *écrit là-haut* que tu seras cocu... »

Les dialogues successifs instituent un régime de parole adressée, échangée, qui comporte à la fois discontinuité et continuité : discontinuité, puisque les répliques alternent; continuité d'une même conversation, tant que les interlocuteurs restent les mêmes. Mais la discontinuité tend à prévaloir, puisque précisément les interlocuteurs changent, que l'on va et vient d'un dialogue *sur* l'histoire narrée à un dialogue *dans* l'histoire racontée, que chacun de ces dialogues subit à son tour des interruptions, des ramifications par récits internes, eux-mêmes dialogués. La discontinuité n'est surmontée qu'à la limite, c'est-à-dire par le fait que tous les éléments juxtaposés se rassemblent entre le titre et le point final, appartenant en fin de compte à un seul et même ouvrage. L'interruption prévaut de part en part. À cette constatation, toutefois, il faut immédiatement opposer la teneur des premiers propos tenus par Jacques, et la structure même de la phrase *enchaînée* qui les énonce : « Et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut. » La série des subordonnants ne peut passer inaperçue, pas plus que les répétitions du verbe *dire* aboutissant à « *écrit* là-haut ». La séquence de ceux qui disent, puis de ceux qui utilisent le mot *disait* commence par le lecteur fictif; ensuite, *via* le narrateur fictif, puis Jacques, puis son capitaine, elle aboutit au dire de l'*écrit* suprême. Une chaîne itérative se déploie, *remontant* le cours du temps. Mais ce qu'on découvre est un point de départ : il faut comprendre que l'écrit antécédent est suivi par « tout ce qui nous

Extrait de la publication

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

1 *Incidences de la psychanalyse*
2 *Objets du fétichisme*
3 *Lieux du corps*
4 *Effets et formes de l'illusion*
5 *L'espace du rêve*
6 *Destins du cannibalisme*
7 *Bisexualité et différence des sexes*
8 *Pouvoirs*
9 *Le dehors et le dedans*
10 *Aux limites de l'analysable*
11 *Figures du vide*
12 *La psyché*
13 *Narcisses*
14 *Du secret*
15 *Mémoires*
16 *Écrire la psychanalyse*
17 *L'idée de guérison*
18 *La croyance*
19 *L'enfant*
20 *Regards sur la psychanalyse en France*
21 *La passion*
22 *Résurgences et dérivés de la mystique*
23 *Dire*
24 *L'emprise*
25 *Le trouble de penser*
26 *L'archaïque*
27 *Idéaux*
28 *Liens*
29 *La chose sexuelle*
30 *Le destin*

À paraître au printemps 1985

31 *Les actes*

9 782070 702701 84-XI-A 70270 ISBN 2-07-070270-7 95 FF TC

Extrait de la publication